

elle sera exposée à des tentations continuelles, de la part de tout ce qui l'entoure, à commencer par sa mère qui veut la forcer à renoncer à cet idéal qu'elle s'est créé, et que cependant tout lui rappellera. Elle ne pourra échapper complètement à cette hantise, malgré tous les efforts de cette affection maternelle exclusive et jalouse, elle ne pourra oublier les six années passées dans le cloître, les enseignements reçus dans ces murs maintenant délaissés. C'est au moment où sa mère croira l'avoir tout à fait reconquise et espérera faire bientôt d'elle une heureuse épouse, que cette fille tant aimée va lui être définitivement arrachée.

Celle qui était autrefois la supérieure, a malgré la sécularisation, conservé sur ses filles, cette sorte d'autorité morale, de juridiction spirituelle, d'influence suprême en un mot, lien que rien n'a pu briser. Sa mort, un acte d'abnégation admirable, replonge Henriette le Hallier dans cette atmosphère de renoncement et de sacrifice, qui a toujours eu tant d'attrait pour son âme généreuse mais irrésolue. Elle rejette courageusement l'amour vrai et profond qui lui est offert, et prend, sous l'empire de ce bouleversement moral, la résolution de rentrer aux Filles de la Charité pour rester fidèle à sa vocation.

J'aurais préféré que l'auteur eut laissé Henriette revoir sa supérieure mourante, plutôt que de nous la représenter en proie à une espèce d'hallucination, à une apparition de la morte qui lui rend son énergie et lui apporte la claire vue de sa destinée. J'aurais mieux aimé aussi, que le projet de mariage ne fut pas aussi avancé lorsqu'elle y renonce, et que ce banal dénouement, qui consiste à passer son fiancée à une autre qui l'aime secrètement depuis longtemps, fut évité. Cette autre, c'est sa cousine germaine, Paule Marignan, figure un peu effacée pendant l'année qu'Henriette passe dans le monde ; elle le quitte irrévocablement cette fois, confiant à sa cousine la mission de la remplacer auprès de sa mère et auprès du jeune homme qui devait

être son époux. Malgré ces quelques critiques, ce livre si bien étudié sera certainement lu avec intérêt.

M. A. de Lauzon.

Celles qui pensent

(C'est avec un vif plaisir que nous reproduisons, de la revue, "Le Foyer", cet article supérieurement pensé et courageusement écrit. Nous invitons tous nos lecteurs à le parcourir avec attention.—NOTE DE LA REDACTION.)

Vauvenargues a dit : "Les grandes pensées viennent du cœur". Avant lui, Pascal avait appelé la pensée "le plus beau lieu du monde, dont il faut nous relever."—"Penser, écrit à son tour Amiel, c'est se recueillir dans son impression, la dégager en soi et la projeter dans un jugement personnel. C'est là aussi se délivrer, s'affranchir, se conquérir."

Cœur, beauté, élévation, recueillement, délivrance, affranchissement, conquête, vous le voyez, rien ne manque à la gloire de "celles qui pensent".

Aussi n'est-il pas sans importance de parler de la haute culture intellectuelle de la femme à notre époque.

Quelles en sont les "raisons" ? quels en sont les "avantages" et les "dangers" ?

En donnant à notre esprit, sur des matières aussi complexes, la lumière qu'il réclame, je ne fais que suivre la tradition de l'Eglise catholique ; heureuse et fière de rendre à la femme l'honneur dont l'entourèrent, de saint Jérôme à saint François de Sales, de Fénelon à Lacordaire et à Dupanloup, tous les siècles chrétiens.

◆◆◆

"L'âme n'est pas un vase qu'il faut remplir, disait Plutarque, c'est un foyer qu'il faut réchauffer." La femme, au même titre que l'homme, a droit à cette lumière et à cette flamme.

Car, je vous prie de bien le remarquer, je ne préconise ici l'étude et la science pour notre sexe qu'à seule fin de nous rendre meilleures. Périssent l'instruction qui ne contribuerait en rien à notre perfectionnement moral !

Toute conquête de notre intelligence doit donc étendre et enrichir le champ de notre vertu.

Il était bon d'affirmer ceci, afin de ne pas encourir les foudres de certains psychologues à courte vue qui confondent, à dessein ou à leur insu, toute revendication des droits légitimes de la femme avec ce féminisme hostile, extravagant, anarchique, dont on a pu dire sans exagération qu'il était "un programme écrit avec ce qui restait de pétrole dans les bidons de la Commune."

Vous n'avez pas le droit, filles de l'Eglise, d'enterrer votre intelligence. Elle doit, au contraire, être l'agent le plus actif de votre élévation morale.

En dehors de la religion catholique, que devient le développement intellectuel de la femme ?—Une dérision. L'histoire constate, à chaque pas, l'espèce de "diminutio capitis" dont reste frappée, loin du vrai soleil de justice, la pensée féminine.

Interrogeons le paganisme.

"La femme était élevée dans une ignorance complète ; elle vivait à l'écart dans le gynécée. Filer la laine, faire des vêtements, distribuer leur tâche aux servantes, servante elle-même ou peu s'en faut, intendante pour ne rien outrer, telles étaient ses occupations."—"Je hais une servante, disait Euripide ; loin de ma maison celle qui élève son esprit plus haut qu'il ne convient à une femme !"

Molière ne fait que confirmer l'induration du préjugé païen dans nos mœurs, quand il met aux lèvres de son bonhomme Chrysale cette ineptie :

...Qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

En quoi la femme chinoise, dont on atrophie les pieds et le cerveau, la femme galla qui dit au voyageur : "Je ne puis t'indiquer ta route, je ne suis qu'une femme", et la femme turque servilement claquemurée dans les hontes du harem, ont-elles cessé d'être les victimes de cet exclusivisme inhumain et si profondément matérialiste du paganisme ?

Là où ne luit point la doctrine du Christ, la femme demeure plongée dans l'ignorance.

A coup sûr, d'après Luther, la femme ne mérite guère qu'on s'occupe de son instruction. Etre coupable et déchu, elle a pour maître son ma-